

Francis Yaiche²
Paris V René Descartes

Synergies Pologne n° spécial - 2011 pp. 111-131

« Ce serait entreprendre le récit d'un cauchemar que de vous raconter par le menu l'histoire de mes relations avec cet idiome d'emprunt, avec tous ces mots pensés et repensés, affinés, subtils jusqu'à l'inexistence, courbés sous les exactions de la nuance, inexpressifs pour avoir tout exprimé, effrayants de précision, gorgés de fatigue et de pudeur, discrets jusque dans la vulgarité. Comment voulez-vous que s'en accommode un Schythe, qu'il en saisisse la signification nette et les manies avec scrupule et probité ? Il n'en existe pas un seul dont l'élégance exténuée ne me donne le vertige : plus aucune trace de terre, de sang, d'âme en eux. Une syntaxe d'une raideur, d'une dignité cadavérique les enserre et leur assigne une place d'où Dieu même ne pourrait les déloger. Quelle consommation de café, de cigarettes et de dictionnaires pour écrire une phrase tant soit peu correcte dans cette langue inabordable, trop noble et trop distinguée à mon gré ! Je ne m'en aperçus malheureusement qu'après coup, et lorsqu'il était trop tard pour m'en détourner ; sans quoi jamais je n'eusse abandonné la nôtre, dont il m'arrive de regretter l'odeur de fraîcheur et de pourriture, le mélange de soleil et de bouse, la laideur nostalgique, le superbe débraillement. Y revenir, je ne puis ; celle qu'il me fallut adopter me retient et me subjugue par les peines même qu'elle m'aura coûtées. Suis-je un «renégat', comme vous l'insinuez ? «La patrie n'est qu'un campement dans le désert», est-il dit dans un texte tibétain. Je ne vais pas si loin : je donnerais tous les paysages du monde pour celui de mon enfance. Encore me faut-il ajouter que, si j'en fais un paradis, les prestidigitations ou les infirmités de ma mémoire en sont seules responsables.»

E. M. Cioran³

Un nom propre doit rester propre ! « Sauf le nom »⁴

Elle l'avoue aujourd'hui, Wioletta a songé - un temps - à changer son prénom en Violette, à troquer l'exotique « W » pour le « V » de la Victoire, celle de son assimilation à son pays d'élection, la France. Violette - comme prénom - a, incontestablement, pour un Français,



Wioletta Miskiewicz
© photos 1-2 : Eustachy Kossakowski

le charme discret et entêtant (quasi proustien) de la fleur du même nom. Il appelle toutes les autres fleurs-prénoms, dont la célèbre Garance immortalisée par Arletty - avec son accent inimitable - dans *Les Enfants du Paradis*. Violette, donc, « C'est le nom d'une fleur ! », une jolie fleur d'apparence fragile, pour grisettes parisiennes, au parfum grisant justement, un prénom francisé qui - à coup sûr - lui aurait ouvert les bras des Français charmés - a priori - par les femmes-fleurs, même si - comme l'aurait certainement fait remarquer un lacanien certifié, il y « là-dedans » du viol, ou à tout le moins, de la violence, comme il y a de la haine dans Hélène, dans Ségolène ou dans Violaine, la cumularde.

Mais Wioletta n'est pas une fleur de pavé parisien et elle renoncera à Violette, son premier acte, non de résistance, mais de réticence et d'indépendance. Si le « W » est problématique pour le Français moyen, surtout à l'initiale (comment par exemple prononcer le nom de l'amoureuse de Jean-Jacques dans les *Confessions* ? Madame de Warens, à la Belge (« oua ») ou Madame de « Varens » ?), le « V » n'existe pas en polonais. Dilemme ? Non. Elle n'est pas décidée à se re-baptiser, à rompre avec ce prénom donné par ses parents, un prénom « rare » en Pologne, en tout cas singulier. Ce sera donc « W », (à prononcer « double you »!), comme dans Warsaw, ou W comme dans «Who ?», «What ?», «Where?», «When?», «Why ?», les questions décisives et pourtant indécidables du rhéteur Quintilien, que cette philosophe polono-française, ou franco-polonaise, Chargée de Recherche à l'Institut d'Histoire et de Philosophie des Sciences et des Techniques⁵, ne cessera de (se) poser toute sa vie ?

« Mon prénom n'est pas slave du tout, me confiera Wioletta par la suite. Il n'y a d'ailleurs pas d'équivalent de *Violette* en polonais où cette fleur est du genre masculin. Le mot « *fiotek* » peut éventuellement être utilisé comme un mot doux mais jamais comme un prénom. Je commence seulement à m'habituer à ce prénom, plutôt rare chez les filles de mon âge. En réalité, il est dû à l'amour immodéré de ma mère pour les opérettes, le *bel canto* et pour ... Tino Rossi.» Oui, vous savez, le beau Tino et le beau Luis Mariano⁶ qui chantaient merveilleusement « L'amooooour est un bouquet de violetteeeeeeeeees ». Ces vocalises et ces chansonnettes un peu niaises étaient, dans ses années de gymnase, les seuls moyens pour elle de rêver et de s'évader. Et c'est comme ça que je me suis retrouvée Wioletta. Pendant mon adolescence *Violetta* (avec le « V » exotique!) est devenue le « nom de guerre » des filles prétentieuses et de quelques filles légères exerçant leurs talents dans les hôtels internationaux. Et là, croyez-moi, rien à voir avec l'adorable et romantique Wioletta de *La Traviata*. Quand j'ai publié mon premier article - en troisième année de philo - j'ai senti qu'il paraissait étrange, cocasse, baroque, amusant, pas sérieux en tout cas, qu'une philosophe puisse se prénommer ainsi! Je connais d'ailleurs une autre « malheureuse » philosophe polonaise de ma génération qui a eu aussi cette « chance insigne » de s'appeler Wioletta. Du coup, elle signe d'un prénom P.C. (philosophically correct) : Małgorzata! Je ne sais pas si c'est son deuxième prénom ou si elle a pensé à Marguerite Gauthier, à Marguerite Yourcenar ou à Marguerite Duras. D'ailleurs le curé avait refusé de me baptiser Wioletta, un prénom sans protection de Sainte : j'ai donc été baptisée « Agnieszka », du prénom de mon arrière-grand-mère, un prénom qui par contre ne figure pas dans mon état civil. Mal partie depuis le début, non ? » De W à A, elle a remonté la pente de l'alphabet, puis l'a redescendue! De l'influence des opérettes sur la culture des Marguerite et des Violette en Pologne !

Ce sera donc un double « V » comme dans *La Double Vie de Véronique*, de Krzysztof Kieślowski⁷, avec la troublante Irène Jacob, à laquelle je me plais à imaginer, en me

promenant dans son salon, qu'elle a pu lui ressembler autrefois⁸ en regardant la série de portraits en noir et blanc faite par un ami photographe polonais. Un « V » pour la Pologne, un autre « V » pour la France ; et voilà comment on signe sa double appartenance par un « W », un « W » comme Weimar, elle qui épousa en secondes noces un Allemand de Paris (sic), elle qui parle un allemand parfait, elle surtout qui se pense de nationalité européenne, mais pas de l'Europe des 27, non, citoyenne de l'Europe de Weimar et de son triangle d'or : la Pologne, la France, l'Allemagne. C'est là selon elle - sur cet axe historique et ô combien problématique mais fécond - que doit se situer le « cœur » de l'Europe.

WM ! Incroyable monde des signes, unimaginable devenir-monde des signes ! L'avantage du « W » c'est qu'il est le miroir inversé du « M », l'initiale de son nom de famille, Miskiewicz, qu'elle a aussi conservé, alors même qu'il lui aurait été loisible de prendre le patronyme bien français de son premier mari, ou plus tard le patronyme allemand de son second mari. Mais non, Miskiewicz sonne bien en français, une sorte de Miss Quelque Chose ou de Mistinguett d'Europe centrale. Elle se défend : « C'était plus facile pour moi, pour la signature des articles ». Ben voyons ! Et si ces deux initiales, WM, étaient au fond les deux faces d'une même pièce de monnaie d'échange, le zloty et le franc, une pièce de théâtre aussi, écrite comme un drame, celui d'une vie unique et pourtant irrémédiablement dissociée. Puissance de la métaphore. Le nom propre est un « *désignateur rigide* », nous dit Saul Kripke. « Les noms propres sont rigidement attachés à un individu »⁹.

Que garder donc, dans ses caves et dans ses greniers, du monde de l'enfance, du monde qui vous édifia dans vos premières années ? Evidemment, les berceuses en polonais, qu'elle chante à ses fils le soir au coucher, mais pour ne pas faire de jaloux, ils ont droit aussi à « Fais dodo, Colas, mon p'tit frère » et « Schlaf Kindchen, schlaff » (leur Papa est Allemand après tout !). Elle chante, elle chante, elle a une voix de soprano léger, et j'imagine la douceur de sa voix dans la nuit tombante, une voix sans doute mélancolique mais une voix qui roule parfois les « r » et qui a conservé un léger accent polonais, celui qui fera qu'elle ne sera jamais une Française à 100°/. (sang pour sang), ce léger accent que les Français (les Françaises, je ne sais pas !) trouvent pourtant « craquant » (elle ouvre les « é » et les « o ») mais qui a dû la mortifier et lui faire comprendre que, non, jamais elle ne sera vraiment française. Elle simule l'indignation, s'emporte presque contre cette France où il est si difficile de s'intégrer (et encore, précise-t-elle, je ne viens pas d'Afrique du Nord ou d'Afrique noire !), avant de reconnaître toutefois qu'elle n'a pas jugé utile de prendre - comme certaines de ses compatriotes - des cours de correction phonétique. Qui mérite une « correction » dans cette histoire ?

« Finalement cet accent, c'est un signe de ma bonne santé mentale ! », enchaîne-t-elle en plissant ses yeux bleus et en me souriant d'un air narquois. Pardon ? « Oui, je considère que c'est un signe de bonne santé mentale, car je n'ai pas gommé, maquillé, dissout, caché, falsifié (stop !) ce qui fait mon identité profonde ! Et les Français sont « accrochés », comme à une bouée de sauvetage à l'hyper-correction phonétique. Il n'y a que dans les Pyrénées qu'on ne m'a pas regardée de travers à cause de mon accent. Il faut dire que là-bas, dès que vous n'avez pas l'accent des paysans du coin, vous êtes de toute façon un « étrangeois », un gars de là-haut, du Nord ! » Et plus tard elle me confie : « Et cela m'a aidé dans l'apprentissage du chant lyrique: il faut rouler. » Baroque and roll!

L'accent qui résiste et persiste comme signe du « père sévère », comme signe de santé mentale, il fallait y penser. A la réflexion, cela me paraît juste. C'est d'ailleurs chez elle une théorie récente, consolatoire, à mon humble avis, mais à considérer. Mais pourquoi aime-t-on certains accents et sommes-nous rebutés par d'autres ? Alfred¹⁰, expliquez-nous, s'il vous plaît ! Les Polonais ont cette chance d'avoir un « spectre vocal et auditif » qui rencontre et plaît - et sans doute se marie bien - au « spectre » français ?

L'accent comme signe identitaire ? Je suis ce que les autres me regardent, je suis aussi ce que les autres entendent. Les yeux et les oreilles comme facteurs de définition de notre identité. Sa prise de conscience de cette impossibilité à devenir à tout jamais française, et donc à devoir chercher d'autres « issues », Wioletta peut la dater très précisément, elle peut même en désigner l'auteure. Une schismogénèse gravée dans sa mémoire au fer bleu-blanc-rouge. « Le diable se trouve dans les détails », dit-on. Ici, il s'agira, pour notre scène, d'une diablesse, installée sur le théâtre de la cruauté de la Préfecture de Police de Paris, où Wioletta se rend pour faire établir, dix ans après sa naturalisation, une nouvelle carte d'identité. On lui apprend, sans vergogne, qu'il y a deux catégories de Français : ceux à qui on renouvelle « automatiquement » la carte d'identité et ceux qui doivent à chaque fois prouver qu'ils sont bien - effectivement - Français. Elle est de ceux-là. Elle est scandalisée : « Mais alors, même Yves Montand n'aurait pas directement son renouvellement ! » « Eh bien non, même Montand ! », lui rétorque l'employée de mairie. Et pour la première fois elle entend son « propre accent », ou plutôt son accent « malpropre ». Ce jour-là, une partie du mythe français s'écroule pour elle. Mais c'est aussi sans doute le début d'une « re-naissance » à son pays d'origine, d'une re-connaissance de ses liens inaltérables. « Renaître n'a jamais été au-dessus de mes forces », écrivait Colette. Autre fois, autre blessure, une secrétaire de l'Université bute, tique au téléphone, (peut-être sadiquement) sur son prénom puis sur son nom décidément imprononçables et sur cette orthographe impossible ; puis, après avoir demandé des explications tâtilonnes, cerise sur le gâteau, elle fait mine de ne pas comprendre les réponses à cause de cet accent « étranger épouvantable ».

« Comment peut-on être Persan ? », questionnait Montesquieu, et moi, après lui, « Comment peut-on « être » Polonais ou Français », « Comment peut-on être Polonaise et Française ? ». Telle est la question que se pose tout immigré(e), telle est la question que je lui pose. Mais Wioletta n'est pas décidée à me répondre tout de suite. Elle tient à terminer l'anecdote de la dame au téléphone. Très énervée, elle réplique à la rond-de-cuir : « Mais Madame, tous les Français ne s'appellent pas Dupont, quand même ! ». Retour gagnant : la Dame vichyssoise s'appelle Dupont, justement. Avec un « t » ou avec un « d », l'histoire ne le dit pas ! Michel Poniatowski, Edouard Balladur(ian), Pierre Bérégovoy (dit Béré ou Bérêt), Rachida Dati, Francis Yaiche et tous les autres, mes frères, mes sœurs, que des Français bon teint, avec des noms à coucher dehors, c'est aussi ça la France, Madame Dupont ! « Yaiche, we can ! »

« Pour qui vous prenez-vous ? ¹¹ »

D'autres questions s'ajoutent aux premières, lancinantes, mais pour moi, toujours décisives et peut-être indécidables : « Comment être soi-même ? », « Y a-t-il un moyen d'être seulement soi-même ? », « Avez-vous de la peine à être vous-même ? », questions posées par un coiffeur d'Istanbul au journaliste Djelal Bey, narrateur du *Livre noir* du romancier turc, Orhan Pamuk, prix Nobel de Littérature en 1996¹². Ou bien encore ce

presque palindrome de Jacques Derrida « Qui fuis-je ? »¹³. « Derrida, un très bel homme, je l'ai connu dans ses séminaires à l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm... ». Silence. Un souvenir passe. Ou un ange. La réflexion sur l'identité - exogène (comme pour Goffman) ou endogène (comme pour Freud) - ne sera pas à cet ordre du jour¹⁴.

Mais le robinet des souvenirs a un joint qui « fuit », les souvenirs coulent : « Oui, moi aussi je fuyais, la police politique, et la Pologne. Et ma famille, si polonaise aussi, et l'histoire, toujours mauvaise depuis deux cents ans, la situation géopolitique fatale, le fait qu'étant enfant, en entendant la cinquième de Beethoven je pleurais et me disais « ça y est, c'est la guerre! ». Je fuyais le cauchemar que les Allemands avaient tué maman, je fuyais l'atrocité traumatisante de la guerre en Pologne et le fait qu'à l'approche de mon anniversaire - le 1^{er} août¹⁵, l'ambiance devenait tendue, mortuaire et pleurnicharde à Varsovie. Et pourtant, adolescente, j'étais prête à mourir pour Elle, mon premier poème je l'ai écrit à la gloire de Varsovie. Oui, fuir les âmes slaves et les dix pour cent de hobereaux. Heureusement, il y avait Gombrowicz et son *Trans-Atlantyk*¹⁶, interdit dans la Pologne de ma jeunesse, un Gombrowicz qui redonnait l'espoir, scandaleux, de refuser de mourir pour cette patrie-là, l'espoir d'un affranchissement possible. Il s'agissait avec lui de faire un pied de nez à la Pologne de l'époque, de devenir germanophone et germanophile, d'être - comme lui - un homme puis un écrivain et seulement après un Polonais. « Si je suis un bon écrivain, disait-il, je suis un bon Polonais. Mais l'inverse n'est pas vrai! ». « Choisir de ne plus être Polonaise! Ah la France ! Ah Paris ! Le Printemps des Peuples, Napoléon, les impressionnistes, Baudelaire, Versailles, Simone de Beauvoir, Foucault, Piaf et Aznavour, le Concorde, les parfums... La France deviendra ma patrie, même si ce n'est pas vraiment moi mais le destin qui a fait ce choix, le destin en la personne de mon « ex-futur-mari » (concept post-moderne!), rencontré à Louvain, mari que j'ai suivi par amour à Paris où il repartait poursuivre ses études de philo. Ce fut donc comme un lieu de naissance qu'on ne choisit pas. Je me souviens de la « première fois », de la Cathédrale Notre-Dame, étrangement petite et grise au loin sous la pluie ; je me souviens de la découverte de cette France, vraiment belle dans ses cinq siècles d'Histoire de plus que la Pologne (un passé que l'on sent partout et tout le temps), une France qui eut la chance d'être conquise par les Romains et non pas sans cesse envahie par les hordes de l'Est. Et même par les hordes de l'Ouest. Un Paris si accueillant pour la jeune Polonaise que j'étais et pourtant si opaque, « étrange », aux codes incompréhensibles pour qui n'avait pas fait ses classes prépas ici. Puis la nationalité (prise par les Polonais mais pas tout à fait, et donnée - pas tout à fait - par les Français). Et puis l'accent qui est toujours là. »

Je pense à « Je suis Platon et je ne suis pas Platon. Qui suis-je ? ». En apparence une question caverneuse de philo. En réalité, une réponse du niveau des blagues Carambar¹⁷. Je suis Wioletta et je suis mon mari. Qui suis-je ?

Merci, Wioletta. Le traumatisme initial, la rupture, la prise de conscience, la fuite, datent donc de ce moment, où, d'un seul coup d'un seul, son rêve de jeune femme, son conte de fées, s'effondra. Elle comprend qu'elle ne sera jamais totalement assimilée, fondue à la masse des Français, et que c'est peut-être mieux ainsi, en fin de compte (ou de conte !). Elle comprend, du même coup, que certains Français filent un mauvais coton¹⁸, qu'elle reviendra un jour en Pologne, qu'elle ne fera pas souche au pays de Montaigne, l'un de ses auteurs préférés, un de ceux qui la rendent « petite » selon le mot de Gombrowicz. De fait, « certains auteurs vous rapetissent, d'autres vous grandissent,

vous élèvent, d'autres encore vous écrasent ». Moi, je suis « fan » de Julia K, lui dis-je. J'ai envie en effet de lui lire - en écho au texte de Cioran - Julia Kristeva, une de ses sœurs de « sous France » qui aime à dire « Je me voyage ». Mon intention est peut-être de la consoler, mais aussi de la questionner sur la polarité langue et identité. Décidément j'insiste. J'ai apporté un extrait de *Etrangers à nous-mêmes*¹⁹ :

« Ne pas parler sa langue maternelle. Habiter des sonorités, des logiques coupées de la mémoire nocturne du corps, du sommeil aigre-doux de l'enfance. Porter en soi un caveau secret, ou comme un enfant handicapé - chéri et inutile -, ce langage d'autrefois qui se fane sans jamais vous quitter. Vous vous perfectionnez dans un autre instrument, comme on s'exprime avec l'algèbre ou le violon. Vous pouvez devenir virtuose avec ce nouvel artifice qui vous procure d'ailleurs un nouveau corps, tout aussi artificiel, sublimé - certains disent sublime. Vous avez le sentiment que la nouvelle langue est votre résurrection : nouvelle peau, nouveau sexe. Mais l'illusion se déchire lorsque vous vous entendez, à l'occasion d'un enregistrement par exemple, et que la mélodie de votre voix vous revient bizarre, de nulle part, plus proche du bredouillis d'antan que du code d'aujourd'hui () A force de se dire de diverses manières tout aussi banales, tout aussi approximatives, ça ne se dit plus. Un savant de renommée internationale ironisait sur son fameux polyglottisme en disant qu'il parlait le russe en quinze langues. J'avais quant à moi, le sentiment qu'il était mutique et que ce silence étale le poussait, parfois, à chanter ou à rythmer des poèmes psalmodiés pour enfin dire quelque chose. »

Lassée sans doute par mes obsessions identitaro-linguistiques, Wioletta finira par m'écrire cette belle réponse : « Je ne peux rien dire, ni à Cioran ni à Kristeva (je comprends, « ni à toi !»). Tu sais, moi, j'essaie d'écrire simple : sujet, verbe, complément. Je suis plutôt... analytique... même si « vieille Europe », même si de l'Est. J'ai appris le français avec mon amoureux et mes amies, au séminaire de Levinas à la Sorbonne, dans les cours de Birault, en lisant *Le Monde*, en regardant Jacques Martin et Frédéric Mitterrand à la télé, aujourd'hui je m'entraîne avec *France Culture*. Et je fais malheureusement toujours beaucoup de fautes à l'écrit ; tout en écrivant de la philo et des « petites poésies »²⁰. Dans mon français, je me sens proche d'Oscar W. Milosz, (même si lui ne faisait pas de fautes). Sa poésie est la seule poésie française avec laquelle je me confonds totalement²¹. Les autres, je les admire, avec une distance « respectueuse ». Est-ce parce que le polonais était sa langue maternelle ? Et l'allemand et le français les suivantes ? Comme chez moi ? Quelqu'un m'a dit un jour qu'il y a un « presque rien et un je ne sais quoi »²² dans la langue d'Oscar Milosz, qui fait qu'on « sent », qu'on entend, qu'il n'est pas un Français natif. C'est incroyable ! J'ai découvert sa poésie, je suis tombée amoureuse même de ses vers, grâce à Laurent Terzieff, qui en était « fou ». Mais alors que je suis incapable de ressentir, comme un Français, les signes discrets de la langue qui font son « étrangeté », j'ai sans doute ressenti au plus profond de mon âme une « musique » qui venait du fond de nos âges. L'autre Milosz, Czesław²³, en parle très bien dans *La Terre Ulro*. Ma poésie est incontestablement « d'origine polonaise ». Savez-vous que les plus grands poètes Polonais étaient juifs ? Bref, je ne sais toujours pas très bien où nous voulons aller... ».

Je ne réponds pas, mais pour moi nous y sommes, là où je voulais aller ! Je pense à ce haïku de Ryokan :

« agemaki no
mukashi o shinobu
sumire so »²⁴

Mitosz dans *La Pensée Captive* traite de la question de l'identité confrontée à une identité de l'extérieur (l'identité politique des gouvernements communistes) et notamment la question du passage du moi privé au moi public de certains artistes ou intellectuels²⁵. Ne pas renoncer aux inflexions de sa langue maternelle, au chant du supra-segmental originel, alors qu'on parle un autre idiome, voilà qui est de l'ordre de l'œdipien maternel. On ne « trahit » pas impunément sa mère, son père, sa famille, son pays, sa langue-culture. Et Wioletta n'a pas trahi sa « mère-patrie » et sa langue maternelle, elle a résisté à l'étranger auquel elle se donnait pourtant, en conservant tout le « sel » de la vraie nature de sa langue, son accent.

Cette accusation de haute-trahison, elle a d'ailleurs failli en faire « l'amère » expérience. D'abord avec sa propre mère, inquiète de savoir sa fille unique de l'autre côté du mur, (en Belgique puis en France), exposée peut-être aux dangers de la vie et incapable de la protéger. Mais le danger ne vient pas de là où sa maman l'imagine. Wioletta a été repérée par la police politique : c'est une étudiante brillante et pleine d'avenir, elle a des relations et ils veulent la recruter pour infiltrer les milieux intellectuels polonais à l'étranger. Son entourage à Varsovie est politiquement engagé. L'Institut de Philosophie n'a pas oublié Kołakowski, ni Pomian, ni la tradition philosophique polonaise d'avant la guerre. La veille de son départ pour l'Université de Louvain-la-Neuve, elle reçoit l'ordre de venir retirer son passeport au... Ministère de l'Intérieur. Wioletta a compris. Le fonctionnaire ne s'embarrasse pas de précautions, il va droit au but. Il lui demande de « coopérer ». Il sait que la jeune femme est fille unique et qu'elle ne pourra pas renoncer à revenir en Pologne, ne serait-ce que pour revoir ses parents. Il croit détenir une arme déterminante. Mais la « désarmante » Wioletta refuse. « La proposition de ce flic était comme un viol, le même tourment. Qu'est-ce qui, en moi, a motivé cet attentat ? Irrationalité du trouble intime profond. Cacher le fait honteux et agencer sa vie autour de ce secret ».

Elle part donc « libre », sans l'adresse d'un « honorable correspondant » à informer, avec toutefois la perspective de devoir venir - à son retour - rechercher sa carte d'identité dans ce même bureau sinistre. Elle se sent accablée par la fatalité, par la force du destin. Et pendant ce temps-là, les radios passent en boucle le vieux tube d'Abba « One way ticket ». La police la laisse s'envoler. Elle, prolonge ses visas de séjour, d'abord en Belgique puis en France²⁶ ; et elle évite tout contact avec les Polonais. Pour ne rien avoir à dire. Deux ans plus tard, après le coup d'État de Jaruzelski, la police politique exerce des pressions sur sa mère pour qu'elle demande à sa fille d'accepter de rencontrer un « Monsieur » à Paris. La mère supplie sa fille d'accepter la rencontre. Ne serait-ce que pour prendre un manteau de fourrure pour affronter les rigueurs de l'hiver parisien (!!!) Le « gentil-monsieur » est prêt à lui rendre ce « service » ! Mais que sait sa maman de tout cela ? Sans doute, sait-elle que le pays est muselé, que les informations sont censurées, que les conversations téléphoniques sont ouvertement contrôlées par un *Rozmowa kontrolowana*, mais sait-elle que Paris est le centre européen de *Solidarność* ? La jeune femme est catégorique. Non, c'est non ! Pas de « Monsieur », pas de « manteau » pour me « protéger » ! D'ailleurs, il ne fait pas aussi froid ici qu'en Pologne. Non, elle ne rentrera pas. « Jamais ? Je ne te reverrai donc plus ? » « Non, nous ne nous reverrons plus. » Terrible scène qui fait croire à la mère de Wioletta que sa fille ne l'aime sans doute pas. L'équation est simple : si ma fille m'aimait, elle rentrerait, elle accepterait malgré tout...

Je repense au pari que se font certains enfants sanglés dans leur chaise en attendant leur repas que maman s'affaire à préparer dans la cuisine. L'enfant pleure, pleure de

plus belle, en faisant le pari « si maman m'aime, elle accourra. Et si elle ne vient pas immédiatement, c'est qu'elle ne m'aime pas. » On peut se gâcher une vie avec de tels paris m'avait dit un ami psy.

Cette scène se passait au début de 1982. Personne évidemment ne pouvait alors imaginer que l'empire soviétique s'effondrerait sept années plus tard sous la poussée des oppositions tchèque, hongroise et polonaise. Au début de *Solidarność*, une plaisanterie circulait en Pologne : « L'optimiste dit : « On nous enverra tous en Sibérie! ». Le pessimiste dit : « Oui, mais on y ira à pied! ». Je fais remarquer que c'est la première blague « réversible », qu'on peut intervertir « optimiste » et « pessimiste » et que cela fonctionne quand même. C'est ça le vrai désespoir, il n'y a plus de sens. Cela me rappelle une phrase des *Hauteurs Béantes* : « Le pessimiste dit : ça ne peut pas aller plus mal ! L'optimiste dit : mais si, mais si ! ». Elle sourit, elle connaît. Tous les anciens pays du Pacte de Varsovie (Mon Dieu, quel nom !) avaient les mêmes blagues, évidemment, à quelques variations près. Blagueurs de tous les pays du Bloc soviétique, unissez-vous ! Elle m'en raconte une autre, une tchèque, qui lui plaît beaucoup : un paysan rapporte à un ami qu'il a entendu à la radio que, selon les prévisions de la doctrine officielle, bonne nouvelle (!!!), « on arrive à la fin du socialisme réel et que donc, enfin, l'ère du communisme approche! ». L'ami réplique qu'il s'en moque, il n'a pas peur, il a un cancer ! Humour du désespoir, difficilement transmissible à l'Ouest. Incidemment, elle me glisse qu'elle a rencontré Alexandre Zinoviev. C'est fou ce que cette femme a rencontré comme personnages importants!

Wioletta poursuit : « Personne n'avait imaginé qu'un homme - le Cardinal Wojtyła, devenu Jean-Paul II dirait : « N'ayez pas peur ! », insufflant aux désespérés de cette époque crépusculaire, persuadés que leur horizon était à jamais fermé, la formidable espérance d'une aube nouvelle, une énergie immense. » Cette invitation, cette admonestation, notre philosophe a mis du temps à l'assimiler, à la comprendre. Elle voudrait l'expliquer aujourd'hui, elle aimerait surtout que ses amis français comprennent la puissance que cette parole simple a pu transmettre aux « gens simples », une puissance qui a renversé le courant de l'Histoire de ce 20^e siècle finissant. Sans cette parole, sans cet homme exceptionnel, auquel les historiens français ne rendent pas assez justice, sans doute parce qu'il est catholique, pire, ecclésiastique, les Polonais n'auraient pas eu un tel culot, les Soviétiques n'auraient pas accepté l'inacceptable. Elle reste d'ailleurs persuadée que l'attentat commis par le Turc Ali Ağça contre Jean-Paul II en 1981, était le fait des services secrets bulgares, eux-mêmes exécutants des basses œuvres du KGB. Et elle évoque tous ces Polonais au courage exemplaire, anonymes ou connus, Lech Wałęsa, Geremek, Michnik²⁷, bien sûr, mais aussi tous les sans-grades, des amis à elle, dont sa meilleure amie, Agnieszka Maciejowska, une intellectuelle et artiste engagée dans *Solidarność*, l'une des responsables des imprimeries clandestines du pays²⁸.

Sauver et garder

Wioletta est retournée plusieurs fois en Pologne depuis 1979. En 2003-2004 elle donne à l'Institut de Philosophie de l'Université de Varsovie un cours sur « la critique phénoménologique des sciences cognitives », basé en partie sur son second doctorat²⁹. Cette année d'enseignement en Pologne est capitale : elle signifie non seulement un retour dans son pays et son institution d'origine, celle qu'elle aurait dû intégrer en tant qu'enseignante si la situation politique ne l'avait empêché ; mais elle provoque aussi un tournant dans son

activité de chercheur. En menant, en effet, des recherches à la Bibliothèque de l'Institut de Philosophie et de Sociologie de l'Académie des Sciences Polonaise sur Kazimierz Twardowski, elle découvre les manuscrits conservés dans l'appartement de ce philosophe et professeur remarquables. Le directeur de cette bibliothèque - Janusz Siek - en est le dépositaire mais il détient aussi des manuscrits de Tadeusz Kotarbiński, de Janina Kotarbińska et de Mieczysław Wallis, et il a la perspective d'agrandir ce fonds par les manuscrits d'autres philosophes, notamment ceux de cette étonnante constellation de philosophes formée autour de Twardowski. Ce fond d'archives inexploité constitue, pour elle, un défi à relever, car - comme le lui fait comprendre Janusz Siek, elle est, pour des raisons aussi bien biographiques qu'intellectuelles, particulièrement désignée pour mener à bien cette entreprise de sauvegarde et d'exploitation scientifique de ce dernier grand fonds d'histoire de la philosophie du XX siècle. Il s'agira, dès lors, pour Wioletta, de payer une dette, de se rendre utile, de rappeler la mémoire de ces philosophes injustement oubliés, dont beaucoup n'ont pas survécu à la guerre, notamment les phénoménologues analytiques de Lvov, Leopold Blaustein et Walter Auerbach, des juifs qui n'ont pas eu la chance de survivre.

Wioletta s'apprête à faire en septembre prochain quelque chose d'incroyable : revenir à nouveau au pays, et pour au moins un an. Elle a accepté la proposition qui lui a été faite de venir comme Professeure invitée dans le Département de philosophie de l'Université de Varsovie. Elle qui pensait qu'elle terminerait sa vie en France, serait enterrée à Meudon ou en Normandie, commence à envisager de revenir - peut-être un jour - en Pologne, pour finir ses jours, ou tout du moins pour couler une retraite heureuse et utile, pour bâtir des ponts, créer des liens, entre la Pologne et la France, pour que ses deux pays d'élection se comprennent mieux, pour - surtout - faire « localement » des recherches historiques et re-fonder - ou fonder - une histoire vivante mais qui n'a jamais trouvé à s'exprimer. « Ils sont quelques-uns à être revenus en Pologne, après un long voyage, comme Ulysse », dis-je, « comme Miłosz, qui quinze ans après avoir reçu le Prix Nobel de littérature, en 1980, et la double nationalité, américaine et polonaise, revient passer d'abord quelques mois en Pologne, puis s'y installe définitivement, avant de mourir à 93 ans à Cracovie en 2004. Force de l'attraction des sources : la « dynamique » du saumon ! La double nationalité, ça conserve !

Mais il y a aussi des fêlures, des brèches à réparer, des blessures à cicatriser, il faut « reprendre » les relations d'antan d'avec son père et sa mère, « reprendre » ce qui a été défait par le mauvais vent de l'Histoire. Wioletta a permis récemment à ses parents de quitter Varsovie, où la vie est difficile pour les personnes âgées, et elle les a installés dans un petit bourg pittoresque. C'est le berceau de la Pologne, c'est aussi celui de sa mère. Itza est parmi l'une des plus anciennes villes du pays, première résidence des évêques de Cracovie, un lieu de fouilles archéologiques où, explique-t-elle, l'on croise aussi bien des pommettes hautes de Tartares que de magnifiques yeux noirs de sémites, témoignages d'une époque où la Pologne était pluri-confessionnelle et multiculturelle.

Wioletta prétend d'ailleurs ne pas avoir vraiment le « type » polonais. Certes elle a de très jolis yeux (suivant les moments, de velours ou de braise, perdus ou scrutateurs), mais elle a les pommettes hautes et elle est grande comme une Lituaniennne ; et ses cheveux, dans son enfance blonds, ont viré au brun foncé. Nul doute qu'avec un physique comme le sien, elle peut passer pour une Française. C'est d'ailleurs l'une des choses qu'elle apprécie en France : le brassage des types de populations. « Les Polonais devraient en prendre de la

graine, me dit-elle, se souvenir du passé de la Res Publica des deux nations, ne pas avoir peur des métissages, prendre le meilleur de l'expérience française. »

Le moulin de Pologne, les moulins de son cœur³⁰

Chez elle, point de reliques polonaises, d'objets nostalgiques pour l'ancrer dans le passé, encore moins de « polonaiseseries » : juste deux statuettes d'un Christ en bois sculpté, l'une dans le salon, l'autre sur son bureau, petites figurines traditionnelles de *Frasobliwy* qui font penser à ces Bouddha rieurs, mais avec un visage souffrant comme chez le Greco. Le Christ *Frasobliwy*, se prend la tête entre les mains et semble accablé de ce qu'il découvre en regardant agir ses brebis. C'est de l'humour catholique-polonais. On n'est pas loin de l'humour juif-polonais.

Mes petites investigations me conduisent à une découverte surprenante : la photo « officielle » de Wioletta, reprise sur différents sites, est une très belle « photo », en réalité un « entre-deux », entre photo crayonnée et portrait au fusain, (métaphore de son entre-deux cultures ?) qui évoque immédiatement pour moi la « geste » du Christ. Une seule de ses mains soutient la tête ; mais son regard perdu, derrière des lunettes (surtout ne pas montrer qu'on a de jolis yeux quand on est une intellectuelle, ne pas succomber à la tentation de la « drague » médiatique !) semble lui aussi fatigué, accablé. Sa vie double comme passion exténuante ? C'est sombre, triste, hachuré, une autre face de cette femme souriante, aimable et gaie que je connais. Depuis peu.

Parmi les amies parisiennes de Wioletta, figurent une critique et théoricienne d'art contemporain, galeriste, et enseignante, Anka Ptaszkowska, ainsi que son mari, Eustachy Kossakowski (1925-2001), artiste-photographe. Grâce à eux, elle fréquente les milieux d'art contemporain, Varini, Buren, le Musée d'Art Moderne et collabore à un numéro spécial d'ART PRESS, préparé à Moscou, sur l'art et la perestroïka. Mais elle a également une amie Suisse, très importante pour elle, l'écrivaine Madeleine Santschi (1916- 2010), traductrice de l'incroyable Italien Antonio Pizzuto³¹ . Quant à ses échanges avec le milieu des intellectuels Yougoslaves de Paris (la poétesse de Sarajevo, Jasna Samic, spécialiste du souffisme, ou Ivan Colovic, éditeur, ethnologue et anthropologue serbe), elle explique : « A l'époque, leurs revues étaient comme leurs soirées, métissées. On n'a pas vu venir l'horreur de la guerre... » Cette guerre qui l'a bouleversée mais qu'elle refuse de voir comme un mauvais présage pour l'Europe.

« Le désir d'être « avant-garde », le désir d'être « postmoderne », de « déconstruire », de comprendre et d'épouser la phénoménologie « à la française » m'animait, à l'instar de mes collègues des Archives Husserl. Je voulais essayer de faire comme eux - bref, devenir parisienne d'esprit ! Il m'a fallu dix ans pour comprendre que ce n'était pas possible et peut-être pas nécessaire. Il m'a fallu apprendre « vraiment » le français, (« vrai-ment » ? Ah, ironie des mots !), revenir une première fois en Pologne, passer par Moscou (et résister au charme russe !), mieux me comprendre comme slave et chrétienne sans église, repasser encore une fois par l'Allemagne, approcher là-bas la psychiatrie clinique et l'*Alternativbewegung*, revenir à Paris, revenir de nouveau en Pologne, mais cette fois, dans ma « maison », l'Institut de Philosophie de l'Université de Varsovie. Et enfin m'atteler au Projet e-LV. Tout ça pour comprendre que si parfois je ne comprenais pas ce n'était pas forcément ma limite personnelle. Il n'y avait parfois strictement rien à comprendre. Que des effets de style et d'érudition !

« Et toujours garder le secret absolu - à la limite du déni - sur les véritables raisons de mon *non-retour*. Même avec mes amis, même avec ma meilleure amie, Agnieszka. Il a fallu que le Professeur Tischner meure en 2000 pour que ma langue se délie enfin. Je lui avais fait la promesse de ne pas rester à l'ouest et j'espérais ardemment pouvoir tenir cette promesse. Ce n'est pas que je n'ai pas tenu ma parole, c'était bien plus compliqué que cela, j'ai fait de mon mieux et j'ai fait même preuve d'un certain courage, sans doute pas spectaculaire mais réel ».

Le Professeur Józef Tischner est un homme exceptionnel, haut en couleurs³². Ce prêtre intellectuel, philosophe phénoménologue, est un paysan montagnard né en 1931, un ami du Pape, très proche de Solidarność. La bourse pour les Archives Husserl qu'il propose en 1979 à Wioletta Miskiewicz apparaît comme une initiative de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve. En réalité, elle permet, chaque année, à deux ou trois Polonais de partir en Belgique sur invitation personnelle du Recteur de cette université. Il est donc primordial que les bénéficiaires reviennent en Pologne. Il ne faut surtout pas qu'on puisse considérer que cette bourse est une filière pour fuir à l'Ouest. C'est donc dans l'appartement du Professeur Tischner, rue Saint-Marc à Cracovie, assise dans le fauteuil préféré du Pape, que Wioletta promet de revenir. Promesse d'autant plus facile qu'elle est sincère, elle n'a pas l'intention d'émigrer, elle a d'ailleurs déjà pas mal voyagé en Europe³³. Son rêve est simplement d'étudier et de faire un doctorat dans une grande université.

« Et puis la veille de mon départ, explique-t-elle, j'ai senti une porte se refermer. Assise devant l'officier de sécurité, je tentais de lui expliquer que je n'étais intéressée que par la réduction transcendantale, le statut ontologique des significations, la différence entre la première et la deuxième édition des *Recherches Logiques* de Husserl. Pas un instant l'idée de collaborer ne m'avait effleurée. Mais je n'avais pas pu claquer la porte et sortir. Une fois dans la rue, je savais que s'ils me laissaient prendre l'avion le lendemain, je ne reviendrais plus dans ce bureau que de force. Pendant mes années d'études j'ai travaillé comme guide-interprète (en allemand) pour l'Union des Écrivains Polonais. Jamais on ne m'a demandé un rapport sur l'un de « mes » écrivains. Pourtant il y avait matière. Mais j'étais certaine, qu'une fois qu'ils commenceraient, ils ne lâcheraient plus prise.³⁴ Pourquoi n'ai-je pas succombé ? Peut-être parce que j'avais vu la jeunesse de mes parents, triste et sans éclat, gâchée par le stalinisme, peut-être parce que mon père avait dû effectuer trois ans de service militaire disciplinaire pour cause d'allure trop « élégante » (on ne s'habille pas chic quand on est communiste *ergo* toute personne élégante est suspecte d'être un suppôt du capitalisme); peut-être parce que ma mère avait été arrêtée pour avoir partagé sa chambre avec une témoin de Jéhovah, chose qu'elle ignorait d'ailleurs. J'avais un sentiment profond d'impuissance. Mais j'avais devant moi une année pleine en Belgique. Alors, qui vivra verra! Et puis, comme un signe avant-coureur du printemps, est arrivé un beau garçon, un garçon aux yeux bruns comme on n'en trouve pas en Pologne. Il devenait alors plus simple de raconter au Professeur Tischner que ce qui me tenait éloignée de la Pologne était un coup de foudre et non les pressions des services de sécurité ».

Wioletta a vécu des périodes rudes, particulièrement au moment du coup d'état du Général Jaruzelski, quand elle se retrouve sans papiers et sans argent. Mais jamais elle n'a envisagé de demander l'asile politique. Il importait de préserver « la filière belge » de Tischner. Wioletta est retournée en Pologne une première fois en 1987. Après la

séparation d'avec son premier mari et déjà avec un passeport français. A cette date, elle n'a déjà plus la nationalité polonaise, car on l'a obligée, à l'Ambassade de Pologne, à renoncer à ses droits politiques et économiques pour obtenir un « passeport consulaire » (avec, en principe, le droit de reprendre un jour sa nationalité). La conséquence de cette renonciation est « ironique » : la seule chose que ses parents espéraient pouvoir lui léguer, à savoir un appartement payé depuis des années et dont la valeur correspondait avant tout au temps d'attente sur des listes et non pas à l'argent déposé sur le compte de la copropriété, a dû être bradé pour une somme dérisoire. Elle, qui grâce à son diplôme « avec mention d'excellence » avait droit à un deux pièces, même sans être mariée, perdait d'un coup tous ses droits sur ce logement!

Quand Wioletta revient en cette année 1987, son amie Agnieszka vit encore dans un appartement clandestin, dans un de ces immeubles dont les architectes du « socialisme réel » avaient le secret. Agnieszka Maciejowska reste insaisissable pour la Sécurité mais on prépare néanmoins un procès contre elle, car l'appareil répressif fonctionne toujours « très bien », lui. L'armée soviétique est toujours en Allemagne de l'Est et ses habitants n'ont pas encore pris leurs *trabis* pour aller tous ensemble « faire du tourisme » en Tchécoslovaquie et en Hongrie! Wioletta, elle, apporte de Paris de l'argent collecté pour l'opposition. A Varsovie, elle s'arrête chez ses parents. Un couple d'amis belges est venu en vacances. En remplissant le formulaire du visa, l'un des deux Belges indique comme métier « Conseiller du Ministre de l'Intérieur ». Ceci n'est pas faux, il est en effet avocat, spécialiste des lois régissant les forces de l'ordre. Mais devait-il avoir l'angélisme de le déclarer ? « Fonctionnaire » aurait tout aussi bien fait l'affaire. Et non content de cela, il fournit comme adresse de résidence à Varsovie, l'adresse des parents de Wioletta !

Quelques jours plus tard, le facteur apporte une lettre recommandée pour Madame Wioletta Miskiewicz. Panique ! Que faire ? Dire qu'elle est absente ? Dire qu'elle n'est pas, elle, cette Madame Miskiewicz que l'on recherche ? Wioletta décide malgré tout de signer le reçu. La porte du retour - en France maintenant - se ferme-t-elle une nouvelle fois dans sa vie? Sans droits politiques et économiques, elle n'en demeure pas moins une citoyenne polonaise (et là aussi de seconde catégorie!). Et elle risque d'être convoquée pour témoigner dans le procès d'Agnieszka! Si c'est le cas, avec ou sans passeport français, elle devra rester en Pologne ! Alors, adieu Paris! Elle ouvre la lettre « recommandée ». Et bien non! Ouf! C'est simplement la lettre d'un ami, qui voulait être certain qu'elle la recevrait en mains propres! Protégez-moi de mes amis, mes ennemis, je m'en charge! Que Paris fut enivrant de liberté au retour de ces premières « vacances » polonaises!

A Paris, je le constate, Wioletta ne se parfume pas à « l'eau de Pologne ». « Je connais maintenant, ma différence, ma « distinction », me confie-t-elle. « Polonaise » ne signifie pas forcément « province » ou comme chez Cioran, le naturel rustique d'une *Heimat*.³⁵ Pas de « rhume de nostalgie », selon l'expression de Chochana Boukhozha³⁶. Je ne suis pas le premier à lui poser la question de la nostalgie ! Jean-François Lyotard, s'était enquis, lui aussi de « sa saudade », lors d'un dîner, inquiet d'une possible « trajectoire en accent circonflexe »,³⁷ comme c'est souvent le cas pour les exilés et les transfuges. Mais la nostalgie ne constituerait-elle pas, pour le philosophe de la post-modernité, une forme de hiérarchisation des cultures ?³⁸ Non, pour elle, aucune « nonostalgie » à ronger ! Sauf peut-être, parfois, le climat sec de Varsovie, ses saisons marquées et les conversations-causettes avec les copains sur la poésie polonaise. Aujourd'hui, tout juste consent-elle à avouer qu'elle maintient vaille que vaille la tradition des repas de

veille de Noël et du déjeuner de Pâques. C'est une excellente cuisinière (je peux en témoigner !), mais elle a été convertie à la gastronomie française. Une grande richesse, qu'elle voudrait pouvoir faire partager à ses « compatriotes » polonais. Ah oui, au fait, qui sont aujourd'hui « ces », « ses » compatriotes ?

« La carpe ? Farcie ? », demandé-je ? - « Non, la carpe farcie est de tradition juive. La carpe à la polonaise est en gelée avec des petites légumes ou avec une délicieuse « sauce grise » ou encore panée ou bien au four, sans rien ! ». - « Ah bon. Mais ça n'a pas bon goût ! (j'ai envie de dire « ça a un goût horrrrrible ! »), c'est la farce qui donne le goût, qui parvient à faire oublier le goût de vase ? » Elle ne s'offusque pas. - « C'est vrai qu'au début mes garçons n'appréciaient pas, mais aujourd'hui, ce sont eux qui me demandent d'en faire ». Gagnés par la « polonitude » ! ?

Plus tard dans l'après-midi, elle me dira que son grand fils, qui passe son bac cette année et qui écoute cette lobotomisant musique rap (alors qu'il possède un réel talent de pianiste, alors qu'elle a rarement entendu un phrasé et un doigté aussi délicats) vient de décider à sa majorité d'ajouter - de son propre chef - le patronyme Miskiewicz à celui de son père. « Allez comprendre ? », fait-elle mine de s'étonner. Mais elle a compris, bien sûr ; et je la soupçonne même d'être fière de lui, de la revendication de ses racines, fière que son « bon sang ne saurait mentir » ! A mon humble avis, une manière de « cri primal », le contraire du « chant de la carpe ». Et d'ailleurs, un peu plus tard, incidemment, elle s'insurgera : « Les Polonais aiment passionnément leurs pays. Les Français, eux, semblent mettre un point d'honneur à le dénigrer, à dire qu'ils ne l'aiment pas. Et ils regardent les patriotes, ceux qui aiment le drapeau et la Marseillaise, comme des délinquants, surtout parmi le peuple de gauche ! » Cela lui reste un comportement inadmissible, incompréhensible, elle voit là peut-être une forme de culpabilité et un possible mécanisme de défense, un « déplacement » du mépris, voire de la haine de l'autre, sur soi. Wioletta, elle, n'a pas de véritable engagement politique. Elle n'a d'ailleurs pas, à l'université, rejoint les rangs des opposants. Non, ce qu'elle voulait, c'était vivre et surtout étudier. Apprendre ! Apprendre... ou à laisser. Tout simplement.

Mais il lui arrive tout de même de manifester ou de pétitionner comme dans cette Lettre ouverte au Ministre de l'Education Nationale de la République de Pologne, titrée « Vive la Pologne, Monsieur! », où elle s'inquiète, avec les co-signataires, de constater que le « Ministre de l'Education nationale a annoncé la radiation de plusieurs grands noms d'écrivains de la liste des auteurs obligatoires pour les candidats au baccalauréat, en assortissant cette suppression de commentaires injurieux à la mémoire de certains d'entre eux. Parmi les cibles de cette épuration littéraire figuraient Goethe, Dostoïevski, Conrad, Kafka, Witkiewicz, Gombrowicz, Herling- Grudziński. » Il y a de quoi être scandalisé : ils devaient être remplacés par des écrivains polonais plus à même de « propager les valeurs patriotiques dans les rangs de la jeunesse ».

Plus le temps passe, moins « rien de ce qui est polonais ne lui est toutefois étranger ». Son « esprit de résistance », son action politique est avant tout un engagement intellectuel qui passe par la contribution au rayonnement de la pensée philosophique polonaise au XX^e siècle, par exemple, mais pas seulement l'héritage philosophique de Kazimierz Twardowski. « La renommée de la logique et des mathématiques polonaises n'est plus à faire, lit-on dans un avant-propos d'un colloque qu'elle co-organise à l'ENS de la rue d'Ulm en 2004. On reconnaît aussi dans la philosophie analytique polonaise

l'une des sources de la philosophie analytique anglo-saxonne. Mais l'histoire tragique du vingtième siècle en Europe Centrale n'a pas seulement arrêté l'exceptionnel élan intellectuel des cercles proches de Twardowski, elle a aussi empêché de prendre la juste mesure de la diversité et de la richesse de leurs travaux ».

Double V aime...

Sa première grande histoire d'amour, elle la vivra avec un « french lover », qu'elle épousera, pleine d'espoir et d'amour. Mais ce sera un échec : elle fait pourtant tout ce qu'il convient de faire pour être acceptée par cette famille traditionnelle en diable mais - bizarrement - votant, notamment les jeunes - à sa grande surprise et consternation silencieuse - en mai 81, pour le socialiste (le socialo-communiste !) François Mitterrand, « Même les énarques ! », s'exclame-t-elle . Elle fait tout, en bonne petite femme modèle et française impétriante, elle mange du fromage, boit du vin, fait de bons petits plats, reçoit, elle fait tout, sauf... un enfant. Or il est «inconcevable» de ne pas avoir d'héritier quand on appartient à une vieille famille franco-belge. Notre homme devra donc trouver une autre mère pour assurer sa descendance. Séparation, divorce. Et ô, ironie du sort, Wioletta rencontre peu de temps après un autre homme, un Berlinois de l'Ouest, d'une famille Silésienne, qui lui fait, sans barguigner, un premier garçon, Lambert (18 ans), puis six ans plus tard, un second, Carl Witold (12 ans). Ce psychiatre, venu déjà à Paris à l'époque des premiers échanges franco-allemands pour effectuer ici une partie de ses études de médecine, est hockeyeur sur gazon ! Et il devient même Champion de France, en intégrant une équipe de hockey du Stade Français. La vie est un roman et la réalité n'est pas réaliste.

Je reviens sur les photos faites par son ami photographe polonais, accrochées au mur du salon. Je ne sais pas si elle l'a su, mais il était évidemment amoureux d'elle. Elle est belle, les photos sont magnifiques, elle est belle, malgré, ou à cause, d'une chevelure abondante. « Des algues », me dit-elle. « Oui, ce sont des algues que j'ai sur la tête, ce ne sont pas mes cheveux ! ». Incrédulité, amusement. Drôle. Charmant. Du coup, elle me montre une photo d'elle dans un album rangé, dans un tiroir, où on la voit dédoublée dans un miroir. Que demander de plus comme métaphore situationnelle ? Wioletta et son double.

La musique fait partie de son univers. Classique. Je lui demande de me faire écouter ce qu'elle aime le plus au monde, ce qu'elle emporterait sur une île déserte (Quelle drôle d'idée !) ou qu'elle écouterait sur son lit de mort comme moyen de mieux « faire passer » ce moment difficile (Quelle idée baroque! J'avoue.) Elle met sur sa chaîne un CD de Szymanowski. C'est beau, c'est apaisant, mais on sent aussi la passion qui couve. « Il a été influencé par les compositeurs français », m'explique-t-elle. Oui, je perçois l'influence de Debussy et de Ravel. Puis quand même, forcément, de Chopin. Nous éviterons de parler des amours de George et Frédéric. Je lui parle de Magdalena Kozena, une mezzo soprano tchèque pour qui j'ai une vraie passion³⁹. Mais je sais, pour avoir visité son profil Facebook, que Wioletta peut aussi fréquenter les concerts du China Club où elle a été séduite récemment par la voix d'Anouk Aiata and the Feathered Trees, une sorte de musique folk matinée de blues, de jazz et de world, sur des « chants d'espoir, des chansons d'amour, des plaintes nostalgiques». Le violoncelliste du groupe, est le professeur de son fils cadet. Serait-ce un cliché que de dire qu'il y a là un fond d'âme slave ? Certainement, car sans être slave moi-même, je suis touché au plus haut point par ces chansons.

Chez elle, il y a évidemment des livres partout, dans toutes les pièces : en français, en polonais, en allemand, en anglais, en russe. De philosophie surtout. Elle a disposé sur la table du salon quelques livres dont elle veut me parler. Quelques-uns de ces auteurs me sont connus ou familiers : Ryszard. Kapuściński, le Professeur Alexandre Minkowski, Zygmunt Bauman, Czesław Miłosz, Witold Gombrowicz, etc. ; quelques autres m'intriguent, notamment le récit terrible de cette femme polonaise au goulag, Barbara Skarga⁴⁰, une remarquable philosophe décédée en 2010. Mais je ne veux rien précipiter. Nous avons le temps. Je lui parle incidemment des « 37 choses que je voudrais faire avant de mourir » de Georges Perec. J'avais - moi - établi ma liste de vœux au début des années 80. Je lui cite deux de mes vœux sur les 37, pour la faire sourire : « je voudrais ranger ma bibliothèque », et « je voudrais pouvoir voyager librement de Samarkand à Oulam Bator et Vladivostok. » Evidemment, elle sourit. Même combat. Comme moi, elle n'a jamais réussi à ranger sa bibliothèque. Mission impossible. Mais j'imagine que la diversité linguistique rend pour elle la chose encore plus complexe.

Puis j'enchaîne sur cet autre exercice oulipien auquel j'avais pensé pour conduire notre entretien, « Je me souviens ». Elle prend le temps, remonte au plus loin et finalement se souvient : « je me souviens de mon père, me tenant emmaillotée dans ses bras, devant le Tribunal où il comparaisait pour avoir voulu ouvrir un atelier de bottier. J'étais un nourrisson et il s'agissait de lui éviter la prison en apitoyant le Juge. Ce fut mon premier succès ». J'imagine la scène misérabiliste. *Le Kid* de Charlie Chaplin ! Nous rions. « Mes parents, quelle génération! enchaîne-t-elle. Une enfance sous l'occupation allemande, une jeunesse sous le stalinisme, une vie active sous le « socialisme réel », une retraite sous le capitalisme! » Sous, sous, sous, pour finir sans le sou, ai-je envie de chanter! Elle poursuit : « Dans la première moitié des années 80, c'est-à-dire au sommet du marché noir en Pologne, le salaire de mon père, qui n'était pas membre du Parti, était équivalent à deux kilos de café, oui deux kilos au marché noir! Et pourtant il dirigeait alors un bureau de cinquante stylistes, il avait reçu un prix à la Foire du Cuir de Paris, il avait supervisé deux chaînes de production de chaussures faisant travailler 7000 ouvriers! Il y avait de très belles chaussures à Varsovie et les femmes convoitaient les chaussures *Syrena*, l'œuvre de la vie de mon père. Heureusement, aujourd'hui, et aussi grâce à moi, mes parents ont une assez belle vie ; et quand on parle de tout « ça », je leur dis qu'ils ont eu au moins la « chance » de ne pas naître juifs... Dans la petite ville où ils habitent maintenant, le yiddish était, avant la guerre, la première langue⁴¹. Or, la dernière habitante juive de Drildz (c'est le nom d'Ilza en yiddish), Mania Renschowicz née Blajchman, est morte à Brooklin.

Un entretien trop lourd pour passer...

Le lendemain de notre premier entretien, Wioletta m'écrit un rapide mail : elle ne peut pas m'envoyer l'enregistrement des quatre heures de notre conversation, « il est trop lourd pour passer ». Je ne me lasse pas de ce genre d'amphibologie. Elle ajoute qu'elle a « la gueule de bois », et de sérieux doutes sur l'intérêt de l'entretien et ne sait pas si on pourra en faire quelque chose. Pourtant on n'avait quasiment pas bu : pas d'*Herbe de Bison*⁴², un seul verre de Chablis et en digestif une sublime liqueur de cassis, cassis qui d'ailleurs lui rappelait fort à propos le jardin de sa grand-mère, une baie autrefois détestée et aujourd'hui fort appréciée. Comment un tel changement peut-il être d'ailleurs ? Est-ce la force de l'habitude, la fabrication d'enzymes particuliers à l'âge adulte ou plus simplement la nostalgie de son enfance en Pologne qui lui fait aimer

aujourd'hui ce qu'elle a détesté par le passé ? C'est bien possible : ses deux garçons ont aussi commencé par « caler » sur le hareng, la carpe de Noël et le *zurek* de Pâques et depuis quelques années ils en redemandent.

J'avais déjà senti au milieu de notre entretien le début d'un doute. De son doute. J'avais sorti la citation qui tue (le doute !) ou celle qui était censée lui redonner confiance : « le comprendre appartient à l'être même de l'homme », et tout ce qui est humain s'offre au déchiffrement et appelle l'interprétation ! Cette citation d'Heidegger n'a eu aucun effet notable. Mais j'en avais d'autres en réserve, y compris que j'avais pêchées sur des sites ou en reprenant ses écrits philosophiques. « Je vois clairement les choses dans ma pensée jusqu'à l'horizon. Mais celles qui sont de l'autre côté de l'horizon, je m'attache à les décrire. ». Là, je pensais marquer des points avec cette phrase des *Carnets* de Marcel Proust⁴³. Elle m'avait confié que c'était un de ses auteurs favoris. « Les idées sont des succédanés des chagrins », écrivait-il aussi.

Je lui cite en appui Paul Ricœur professant que les itinéraires intellectuels devraient s'expliquer par les biographies, par les parcours géographiques, les voyages, les rencontres et découvertes. J'insiste, Greimas, que j'ai connu, pensait la même chose. Même si cela peut paraître Lansonien, je crois que raconter la vie des intellectuels, c'est aider à approcher leur pensée !

I miss you Miss Miskiewicz

Elle flanche? Depuis cinq jours, c'est le silence. Elle ne répond pas à mes appels, mes textos, mes mails. Le propre d'un silence est-il d'être « indécidable » ? Je veux résister à la tentation du sens à lui attribuer. Je me souviens maintenant que son accord pour mener cet « Entre ! Tiens ! » était tombé après un très long silence, au point que j'avais presque renoncé au projet. Je me rassure avec cette idée, elle me recontactera, mais quand je ne l'attendrai plus, quand « elle » l'aura décidé. Je me sens un peu coupable. Suis-je allé trop loin ? J'aurais sans doute dû éviter cette faute de goût, de la laisser seule face à ces textes pathétiques de Kristeva et de Cioran que je lui ai demandé de commenter. Surtout cette phrase assassine, qui met peut-être fin à notre histoire.

« Mais l'illusion se déchire lorsque vous vous entendez, à l'occasion d'un enregistrement par exemple, et que la mélodie de votre voix vous revient bizarre, de nulle part, plus proche du bredouillis d'antan que du code d'aujourd'hui. »

Elle a conservé l'enregistrement. Et moi j'ai la mémoire de mes émotions. J'ai souhaité mener le premier entretien de façon apparemment informelle et empathique. Pour ne pas la brusquer, la braquer, la faire souffrir. Mais j'aurais besoin maintenant de précisions (les noms de tel ou tel auteur), besoin de passer à la deuxième phase, celle du questionnement sur la chronologie de sa biographie.

Mon projet était de proposer un portrait de Wioletta par fragments et ruptures, un portrait qui fasse voyager le lecteur - par la vertu du système de notes de bas de pages et par la thématization de mes réflexions personnelles - de sa subjectivité à la mienne, de son regard au mien, de l'extérieur à l'intérieur du « sujet », ou, pour reprendre le mot de W. Gombrowicz, de l'extérieur du sujet à « l'inférieur » du moi. Je ne sais pas pourquoi, depuis quelques jours, je pense au film de Georges Lautner *Les Tontons Flingueurs*⁴⁴. Lino Ventura, Bernard Blier, Robert Dalban, Jean Lefebvre et Francis

Blanche sont dans une cuisine et boivent ensemble un alcool tellement fort qu'il les fait tousser et pleurer. « C'est du brutal, du vitriol ». « On a dû arrêter la fabrication, y'a des clients qui devenaient aveugles, ça faisait des histoires », explique Francis Blanche. La réplique mythique de Lino Ventura tourne dans ma tête, comme une ritournelle : « J'ai connu une Polonaise qu'en prenait à son petit déjeuner » ; et Francis Blanche de répondre : « Faut quand même admettre que c'est plutôt une boisson d'homme... ». Sans doute ai-je besoin de rire. Après tout, Nietzsche classait les philosophes suivant le rang de leur rire. Humour noir de Francis Blanche. Entre Francis, on peut se comprendre.

Quand les langues « se délient ».

Le sixième jour, elle refait surface par un texto me proposant un nouveau rendez-vous. Je résiste à la tentation de lui répondre par six fois : « *Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin* ». Nous y sommes. Le fil est renoué. Puis elle m'écrit. Enfin. Des fragments. Du coup, son portrait - et cet « entre-tiens » - aura la forme et l'énergie d'un « va-et vient », d'un courant alternatif. Elle revient sur Jacques Derrida : « Derrida, quand je l'ai connu à l'ENS, juste avant l'épisode de Prague⁴⁵, au début des années 80, le Grand Derrida, l'Américain et il fuyait encore le petit gamin d'Alger qu'il était. Il m'a dit, à l'époque, je l'ai reçu comme une confidence, que son vrai prénom était Jackie. Comme le gamin de Chaplin. J'ai compris aussi à quel point il était éprouvant d'être toujours recalé dans ses candidatures pour devenir Professeur d'Université. Quand on pense qu'il ne l'est jamais devenu, c'est incroyable ! Le philosophe français contemporain sans doute le plus connu au monde, qui a eu une influence considérable sur les Sciences Humaines et Sociales dans le monde entier ! Ce professeur, invité dans les plus grandes universités américaines, Johns Hopkins, Yale, Cornwell, mis en marge par l'Université française et « recalé » finalement sur le poste de Paul Ricoeur et sur bien d'autres! Pourtant on ne peut pas assurer que c'était un complot, on évoquait un problème formel lié à sa thèse d'Etat. Mais tout de même, c'était inouï... Finalement, c'est Jack Lang qui lui a offert - comme consolation - le Collège International de Philosophie ». Derrida ou la « différance » !

« La France et ses non-dits, l'esprit de corps des élites françaises, de l'establishment, le monarchisme, le respect des particules. Mais quelle classe ! Quelle brillance! Juste un peu myope peut-être parfois. Parfois creux. La violence de l'articulation des rappers français est juste ; elle donne une idée de la puissance de ces non-dits ». Tiens, tiens, elle comprend donc mieux son fils Lambert qu'elle ne le dit.

A elle maintenant de me poser des questions. Après tout les philosophes n'ont pas vocation à apporter des réponses, juste formuler des questions... « justes » : « Pourquoi on ne parle presque jamais de la Pologne ici ? D'apparence tout va bien, tout va toujours bien : Vive la France! Vive la Pologne! Mais oui, depuis toujours! Ah Napoléon! Ah Mme Walewska⁴⁶! Ah Nancy et Leszczyński⁴⁷. Pourquoi Marie Curie plutôt que Marie Skłodowska-Curie ? Parce que la première femme au Panthéon n'est pas de pure souche française ? Pourquoi passer rapidement sur l'héroïsme polonais de septembre 39 ? A cause de la ligne Maginot ? Pourquoi dire si souvent « les camps en Pologne » plutôt que les « camps allemands » ? Ou nazis! A cause de « Nuit et brouillard » ? Pourquoi également demander aux Polonais de ne pas « rater une occasion de se taire » ? Pourquoi la fin du communisme est-elle associée à Gorbatchev et aux Allemands de l'Est et non à la force du mouvement syndical (mais territorial!) polonais? Pourquoi faire des Polonais des antisémites par excellence? Pourquoi ne pas plus parler, en ce moment, de Yael Bartana, l'artiste israélienne qui représente

cette année la Pologne à la Biennale de Venise ? ⁴⁸ On évoque ensemble l'héroïsme de Jan Karski, son magnétisme dans *Shoah* de Claude Lanzmann et son visage triste, marqué par des années de conscience de ne pas avoir su provoquer une réaction, on évoque aussi la controverse autour du livre de Yannick Haenel⁴⁹.

« Ce qui bloque en France n'est généralement pas visible. D'apparence tout est bien et généralement on ne vous laisse pas sentir ce qu'on pourrait vous reprocher. Les vrais mobiles, les « rouages » sont si souvent invisibles en France. Les non-dits ne sont connus que de ceux qui n'ont pas besoin de les dire. Et on garde l'information entre initiés. A ce sujet, elle me fait une confidence : « J'ai été pendant plus de dix ans dans un laboratoire sans savoir que j'avais le droit de faire des missions à l'étranger prises en charge. J'ai voyagé uniquement quand j'étais invitée. ». Puis vient la confidence douloureuse de sa première grande déception professionnelle. De 1986 à 1992 elle collabore à une encyclopédie philosophique⁵⁰ en y assurant la responsabilité du secteur slave. Au départ, c'est un immense bonheur et une grande fierté : la France, pays des Encyclopédistes ! Elle y participe avec enthousiasme malgré l'improvisation et l'absence d'infrastructure. Et le manque de soutien linguistique pour les auteurs étrangers. Ce sont alors des mois de rencontres avec des intellectuels polonais, tchèques, yougoslaves, bulgares, roumains, russes et aussi les philosophes jésuites du Centre Saint Georges de Meudon - le Père Strycek, et le Père Rouleau, spécialiste de Soloviev, et ce, afin d'élaborer une liste de philosophes et d'œuvres crédibles, avec au premier plan, le souci de l'équité intellectuelle. Mais le secteur slave est tenu par le « bloc soviétique » et l'attribution de la taille des articles est parfaitement arbitraire. Au bout de six ans, l'ouvrage sort enfin : mais le projet a doublé de volume à cause d'articles dus à « la force créative » de certains collaborateurs : des philosophes français ont écrit sur eux-mêmes de longs textes ; certains « profs de philo », connus seulement de leur concierge, ont plus de place que les plus grandes personnalités de son secteur. Elle a honte de devoir expliquer cela à ceux avec qui elle a travaillé : certains articles sont passés « à la trappe », comme celui du grand poète et penseur polonais, Norwid⁵¹. A la trappe ! Comme chez le Père Ubu !

Dans la confusion des langues, le désordre du « je » ?

« Francis, je ne suis représentative... de rien, je crois, sauf peut-être de cette victimisation particulière par les flics. Moi j'essaye d'être, et je refuse seulement ce que je ne peux vraiment pas accepter. Et j'ai eu finalement la chance de pouvoir exercer ma liberté. Même si ça m'a parfois compliqué les choses, ça a aussi enrichi ma vie. Je cherche. Dans l'action quotidienne d'abord. Et même de cette façon - c'est facile de se tromper. Mais il y a plus de chance d'être dans le vrai. »

Quant à Hans Georg Gadamer, son mentor⁵², mort à 102 ans en 2002 à Heidelberg, où il résidait, hostile au positivisme, adepte de la phénoménologie de Husserl et dont l'œuvre majeure, « Vérité et Méthode », écrite à l'approche de l'âge de la retraite, entendait définir « les grandes lignes d'une herméneutique philosophique », elle m'écrit : « Il faudrait peut-être cerner plus: on ne peut pas mettre en relation l'herméneutique de Gadamer avec ma vie. Gadamer a eu une polémique avec Ricœur dans les années 70 sur la nécessité du support matériel pour les sens et les significations de la langue : c'est Ricœur qui avait raison - il le faut ! »

Je lui avais soumis quelques extraits d'auteurs susceptibles d'orienter notre entretien, notamment un passage du philosophe José Ortega y Gasset qui écrivait : « L'homme n'a pas de nature, mais une histoire. L'homme n'est pas chose mais drame. Sa vie est quelque chose qu'il lui faut choisir, construire tout en avançant, et c'est dans le choix et cette invention qu'il est humain. Chaque être humain est son propre romancier, et bien qu'il ait le choix d'être un écrivain original ou un plagiaire, il ne peut échapper à la nécessité de choisir. Il est condamné à être libre. »

Elle me répond, comme parfois, de façon sibylline : « Je crains trop d'émotions explicites. J'ai compris qu'il s'agit d'identité à travers plusieurs langues et cultures. Ortega y Gasset, oui. Sauf que je me sens une « nature animée » tout autant. Je sens parfois véritablement comment mon cerveau confond les « régions », quand, fatiguée, je confonds les langues, pas les mots, les expressions en suite de phrases. Bref, je ne sais toujours pas très bien où nous voulons aller... »

Notes

¹ « On nomme fractale ou **fractal** (nom masculin moins usité), une courbe ou surface de forme irrégulière ou morcelée qui se crée en suivant des règles déterministes ou stochastiques. Le terme « fractale » est un néologisme créé par Benoît Mandelbrot en 1974 à partir de la racine latine *fractus*, qui signifie brisé. Ce terme était au départ un adjectif. Source www.techno-science.net. Pour W. Gombrowicz « *Les objets ne sont bien décrits que lorsqu'on les fragmente de leur fond de réalité et qu'on les prend pour eux-mêmes. Le moi du début et le moi de la fin ne sont bien compris et ne commencent à exister qu'en devenant eux aussi des 'phénomènes'. Pas un phénomène de seconde zone, pas un petit écrivain. Non, un phénomène qui a sa raison d'être et sa signification propre, un phénomène qui perce la médiocrité !* (Journal, I, p.166) ».

² « Yaiche » s'entend en polonais « jeź », c'est-à-dire « le hérisson ». Cet animal est décrit comme « un animal sympathique au dos hérissé de piquants et qui s'aventure tout près des habitations. » !

³ Cioran, E.M. (1977), *Précis de décomposition*, Paris, Gallimard, Tel, n° 18.

⁴ Derrida Jacques : *Sauf le nom*, Ed. Galilée, Paris, 1983.

⁵ IHPST : Université de Paris I Panthéon Sorbonne/ Ecole Normale Supérieure Ulm/ Centre National de la Recherche Scientifique.

⁶ Luis Mariano a également tenu en 1952 le rôle titre de la célèbre opérette « Violettes Impériales ».

⁷ Ce même cinéaste, à ce point amoureux de la France, qu'il signa trois films titrés « Bleu », « Blanc », « Rouge ».

⁸ Le film sorti en France en 1992, année où Wioletta participait avec enthousiasme et émotion, à Paris, à sa première et mémorable manifestation pour la Pologne libre, contre le général Jaruzelski

⁹ Kripke Saul : *La logique des noms propres*, Ed. de Minuit, Coll Propositions, Paris, 1982.

¹⁰ Tomatis Alfred : *L'oreille et le langage*, Coll. Points Seuil.

¹¹ Question posée un jour par un journaliste à Jacques Derrida.

¹² Pamuk Orhan : *Le livre noir*, Ed. Folio, n°2897, Paris, 1996.

¹³ Jacques Derrida (1930-2004), non-croyant, était d'origine juive, d'où le sel de l'interrogation. L'un de ses premiers textes publiés est *L'origine de la géométrie*. coll. «Epiméthée», PUF, 1974. *Le Problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*, Paris, coll. «Epiméthée», PUF, 1990. Rééd. 2010, d'après un mémoire soutenu pour son diplôme d'études supérieures en philosophie à l'École Normale Supérieure, en 1953-1954.

¹⁴ Goffman Erving : *La mise en scène de la vie quotidienne*, 2 tomes, Ed Minuit, Paris, 1973.

¹⁵ Le 1er août 1944, à Varsovie, la résistance polonaise, espérant le soutien soviétique, déclenche l'insurrection contre l'occupant allemand.. Mais l'armée rouge n'intervient pas. En deux mois, malgré une résistance héroïque, ce sera l'un des plus grands massacres de la Seconde Guerre mondiale : plus de 250 000 morts et une capitale rasée à 85% /.

¹⁶ *Trans-Atlantyk*, initialement édité à Paris en 1953 aux éditions Biblioteka «Kultura», Institut Littéraire. Gombrowicz Witold : *Trans-Atlantique*, Ed. Gallimard, coll. Folio, Paris, 1990- 1996. W. Gombrowicz est sans doute l'un des auteurs les plus importants du 20^e siècle. Il a influencé de nombreux écrivains, dont Milan Kundera.

¹⁷ Les Carambar sont des caramels longs dont les enveloppes contiennent des histoires drôles ou des devinettes. Ici, la réponse est « le chien de Platon » ou encore son ombre.

¹⁸ Le mercredi 22 Juin 2011, le journal *Libération* titre « Français sinon rien », rendant compte d'un rapport d'un député UMP, Claude Goasguen visant à empêcher la binationalité. Ce projet fait scandale et écho à Marine Le Pen, qui souhaite interdire la double nationalité. Proposition n° 19 : Exiger des personnes qui, nées en France de parents étrangers nés à l'étranger, ont deux nationalités ou plus, et qui souhaitent devenir françaises, qu'elles

choisissent entre la nationalité française sollicitée et leur(s) nationalité(s) étrangère(s). Proposition n° 20 : Subordonner l'acquisition de la nationalité française par déclaration à raison du mariage - ou par décision de l'autorité publique - dans le cadre de la procédure de naturalisation - à la renonciation expresse du déclarant ou du candidat à sa ou ses nationalité(s) étrangère(s).

¹⁹ Kristeva Julia : *Etrangers à nous-mêmes*, Ed. Folio, Paris, 1988.

²⁰ Ses petites poésies sont des haïkus-bijoux qu'elle me donnera à lire. Profondes et affûtées, tranchantes. N'appelant aucun commentaire. En relisant Roland Barthes, pour qui le haïku est une sorte de « balafre légère tracée dans le temps », je la comprends mieux (in *L'Empire des Signes*, Genève, Skira, « Les Chemins de la création », 1970, p.111. Et mes recherches me conduisent vers Hisamatsu, pour qui une femme ou « Un homme de zen, dans l'acte d'écrire est le Soi-Sans-Forme en action... (...) La forme exprime la forme. Dans le zen...le Soi-Sans-Forme s'exprime pleinement et complètement dans le tout. » (in Shinishi Hisamatsu, *Zen and the Fine Arts*, Tokyo, Kodanshi International Ltf, 1971, p.70.)

²¹ Notamment ces vers : « Ce sera tout à fait comme dans cette vie. La même table, La Bible, Goethe, l'encre et son odeur de temps, Le papier, femme blanche qui lit dans la pensée, La plume, le portrait. Mon enfant, mon enfant! » in Fragment de *Symphonie de novembre* d'Oskar Milosz, in *Dix sept poèmes de Milosz*, Éditions de Mirages, Tunis, 1937, p. 41-42.

²² Allusion faite au titre de l'essai du philosophe Vladimir Jankélévitch, lequel voulait que l'on prononçât la première syllabe de son nom « jean » (à la française) et non pas « yan » (à la russe), pour « ancrer son patronyme dans la culture française ».

²³ Mitosz Czesław : *La Terre d'Ulro. Méditations sur l'espace et la religion*, Ed. Albin Michel, Paris 1985. Prix Nobel de littérature.

²⁴ *Tendre souvenir :*

La coiffure des enfants -

Violettes en fleur

In *Les 99 haïkus* de Ryokan, traduit du japonais par Joan Titus-Carmel, Ed. Verdier, Paris, 1989.

²⁵ Cf. Liliana Tomaszewska: Czesław Miłosz : *Fracture identitaire, lavage de la conscience*. <http://id.erudit.org/iderudit/19716ac>

²⁶ Au moment de la demande de visa d'étudiante en France elle a eu tout d'abord droit, à la Préfecture de Police de Paris, au tampon rouge avec un « 48 h pour quitter le territoire français ». Elle était déjà inscrite à la Sorbonne et avait déjà une allocation du DGRST. Et ça c'est arrangé finalement!

²⁷ Michnik, me dit-elle, elle l'avait rencontré, de façon assez romanesque : on avait demandé à Wioletta, qui maîtrisait parfaitement l'allemand, d'être l'interprète de Jürgen Habermas (oui, le grand Habermas !) dans une conversation clandestine qu'il devait avoir avec les opposants au régime. Elle se souvenait particulièrement d'une boutade que le philosophe allemand avait faite à propos de la soi-disant « réunification » des deux Allemagne, question qui préoccupait déjà les Polonais participant à la réunion.

²⁸ Après toutes ces années de clandestinité, après la chute du mur de Berlin, Agnieszka, convaincue que plus rien d'intéressant ne peut lui arriver, part en Israël pour apprendre l'hébreu. Elle y retourne un peu plus tard en tant que diplomate polonaise et met en place l'Institut Polonais de Tel Aviv.

²⁹ En décembre 2000 elle a soutenu à l'Université de Nanterre, sous la direction de Jean-François Courtine, un doctorat nouveau régime consacré à la phénoménologie husserlienne et aux sciences cognitives. « Le projet de la phénoménologie de la raison et le paradigme représentationnel de la philosophie de la conscience ». Elle était déjà titulaire d'un doctorat de troisième cycle consacré à la conscience intime du temps chez Husserl.

³⁰ Références faites au roman de Jean Giono *Le Moulin de Pologne* (Ed. Folio) et à la chanson de Michel Legrand *Tous les moulins de mon cœur*. Le compositeur-interprète chante : « Tu fais tourner de ton nom tous les moulins de mon cœur ».

³¹ Madeleine Santschi écrit à propos de *Sonate* (Mercure de France) : « Qui sait quels recoins mystérieux de nos premières années ressurgissent quand nous aimons ? Aimer c'est se retrouver. Ou bien nous inventons notre enfance et la sonate s'achève en fugue, comme notre vie même. »

³² Krzysztof Michalski raconte que, Tischner se levant tôt pour travailler avait l'habitude de faire des siestes. Une fois il lui a demandé : « Ne me réveille surtout pas ! Sauf si le célibat des prêtres est supprimé ». Krzysztof Michalski (professeur à Boston et à Varsovie) est l'un des premiers à avoir traduit et travaillé sur Heidegger en Pologne. Il est le fondateur - avec Tischner - de l'Institut für Wissenschaft des Menschen à Vienne dont il assume depuis la direction. Wioletta Miskiewicz a fait son M2 sous sa direction - sur l'évidence chez Descartes, Brentano et Husserl.

³³ Les Polonais - à la différence des Russes et des autres citoyens du bloc soviétique - pouvaient voyager. Toujours cette exception polonaise : «Ce n'est pas que les soviets nous aimait; le minimum vital pour les Polonais était tout simplement plus élevé que pour les autres soviétisés. Déjà Staline le savait.»

³⁴ L'une des parades possibles pour ceux qui avaient accepté de collaborer était de le raconter à tout le monde. On devenait alors «grillé» en tant que source d'informations.

³⁵ Le terme allemand « Heimat » est un *realia* (intraduisible) qui désigne aussi bien le pays natal, le village et la maison de notre enfance, autrement dit une forme de bonheur dont on peut avoir la nostalgie, particulièrement quand on vit à l'étranger. « Heimat » s'oppose à « Elend », littéralement « l'autre pays », qui lui équivaut à « vivre dans la misère ».

³⁶ Boukhobza Chochana : *Le Troisième jour*, Ed. Denoël, Paris, 2010.

³⁷ Id.

³⁸ L'adjectif « postmoderne » a été introduit par Jean-François Lyotard pour désigner l'état dans lequel se trouve la culture après l'abandon des « grands récits » idéologiques (utopies politiques, idéologie du progrès, émancipation du sujet, etc.) qui ambitionnent de donner un sens global à la vie humaine. Le postmodernisme est associé aux États Unis, à la réactivation des approches critiques du savoir (M. Foucault, G. Deleuze) et au développement de la pratique de la déconstruction du sens (J. Derrida). On range aussi parmi les idées postmodernes l'exigence radicale de traitement égal des cultures, des types de savoirs, des jugements esthétiques.

³⁹ Notamment *Ah, mio Cor*, d'Haendel.

⁴⁰ Skarga Barbara : Une absurde cruauté. Témoignage d'une femme au goulag (1944-1955), Coll. Contretemps, Ed. La Table Ronde, Paris 2000.

⁴¹ Sous l'occupation allemande, les juifs polonais qui ne parlaient pas bien polonais - et ils étaient nombreux surtout à l'est de la Pologne - n'avaient aucune chance de survivre.

⁴² *Zubrówka*, célèbre marque de vodka polonaise.

⁴³ Proust Marcel : *Carnets*, Gallimard, 2002.

⁴⁴ <http://www.vodkaster.com/Films/Les-Tontons-flingueurs/14308>

⁴⁵ En 1981, Jacques Derrida et Jean-Pierre Vernant viennent en aide aux dissidents tchèques. A la suite d'un séminaire clandestin, il est arrêté à Prague et mis en prison, (on a dissimulé de la drogue dans ses bagages). François Mitterrand le fera libérer.

⁴⁶ Marie Walewska et Napoléon ont été amants passionnés de 1807 à 1810. Elle lui a « donné » un fils, Alexandre, le 4 mai 1810, le futur ambassadeur Comte Walewski.

⁴⁷ Stanislas Leszczyński, roi de Pologne et Duc de Lorraine. Sa fille Marie Leszczyńska se maria en 1725 avec Louis XV. Il reste donc dans l'Histoire comme l'arrière-grand-père de trois rois de France, Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. « Et vous, qui habitez Meudon, chère Wioletta, savez-vous que Louis XV força secrètement Stanislas Leszczyński à signer la « déclaration de Meudon », par laquelle il échange, à sa mort, les duchés de Lorraine et de Bar contre le titre royal de Roi de Pologne ? ». « Sais-tu, me réplique-t-elle, que c'est sa cuisinière qui inventa les fameuses « madeleines », chères à Proust, un jour qu'elle eut à nourrir et régaler de nombreux convives du Duc, arrivés à l'improviste ? Sais-tu aussi que le mot « bébé » provient du sobriquet dont il avait gratifié son nain préféré, Nicolas Ferry ? ». « Non! Alors 2 à 1! ».

⁴⁸ A ce propos, je découvre sur son site Facebook : « Imaginant la fondation de kibboutz en Pologne après 1945, les deux vidéos interrogent aussi bien le discours sioniste que celui de la reconstruction socialiste. Et la disparition des Juifs en Pologne! Et leur mémoire. Chapeau à Zachęta! (mam nadzieje że nikogo za to wyrzuca!) »

⁴⁹ Haennel Yannick: *Jan Karski, roman*, Coll. L'Infini, NRF, Gallimard, Paris 2009.

⁵⁰ *Encyclopédie philosophique universelle* sous la direction d'André Jacob puis de Jean-François Mattéi, Ed. PUF Paris 1992.

⁵¹ Norwid Cyprian Kamil : « le poète préféré de mes dernières années en Pologne. J'éprouve une immense émotion en découvrant que Norwid est mort à cent mètres de mon premier domicile, près du Pont Tolbiac, dans l'Institut Saint Casimir, une sorte d'hospice pour les Polonais pauvres de Paris. Après sa mort, les religieuses ont brûlé ses papiers, ses dessins, ses tableaux. Tout. »

⁵² Dans son dossier de candidature au CNRS elle a deux recommandations: celle de Gadamer et celle de Lévinas. Rien que ça! Elle garde un souvenir inoubliable de quelques visites chez Levinas près de la Porte d'Auteuil. Le sujet en était la théorie du temps dans les manuscrits de Husserl, le sujet du doctorat de Wioletta. Elle a remarquée lors de sa première visite que le grand philosophe, juif lithuanien d'origine, avait dans une petite bibliothèque anglaise à côté de son bureau le *Sieur Tadhée* : l'épopée nationale polonaise écrite par Adam Mickiewicz - le livre était en polonais.